

Taine, *Philosophie de l'art*

Quatrième partie : La sculpture en Grèce

La race (chapitre I)

Tâchons d'abord de nous représenter exactement cette race, et, pour cela, observons le pays. Un peuple reçoit toujours l'empreinte de la contrée qu'il habite; mais cette empreinte est d'autant plus forte qu'au moment où il s'établit il est plus inculte et plus enfant. - Quand les Français allèrent coloniser l'île Bourbon ou la Martinique, quand les Anglais vinrent peupler l'Amérique du Nord et l'Australie, ils apportaient avec eux des armes, des instruments, des arts, des industries, des institutions, des idées, bref une civilisation ancienne et complète, par laquelle ils pouvaient maintenir leur type acquis et résister à l'ascendant de leur nouveau milieu. Mais, quand l'homme neuf et désarmé se trouve livré à la nature, elle l'enveloppe, elle le façonne, elle le moule, et l'argile morale, toute molle et flexible encore, se plie et se pétrit sous la pression physique contre laquelle son passé ne lui fournit pas d'appui. Les philologues nous montrent une époque primitive où les Indiens, les Perses, les Germains, les Celtes, les Latins, les Grecs avaient la même langue et le même degré de culture; une époque moins ancienne où les Latins et les Grecs, déjà séparés de leurs autres frères, étaient encore unis entre eux, connaissaient le vin, vivaient de pâturage et de labourage, possédaient des barques à rames, avaient ajouté à leurs vieilles divinités védiques une divinité nouvelle, Hestia, Vesta, le foyer. Ce sont à peine les rudiments de la première culture; s'ils ne sont plus des sauvages, ils sont encore des barbares. A partir de ce moment les deux rameaux issus de la même souche commencent à diverger; quand nous les retrouvons plus tard, leur structure et leurs fruits, au lieu d'être les mêmes, sont différents; mais l'un pousse en Italie, l'autre en Grèce, et nous sommes conduits à regarder les alentours de la plante grecque, pour chercher si l'air et le sol qui l'ont nourrie n'expliquent point les particularités de sa forme et la direction de son développement.

[...]

Cette fois encore, c'est la structure physique de la contrée qui a laissé sur l'intelligence de la race l'empreinte que nous retrouvons dans son œuvre et dans son histoire. Rien n'est énorme, gigantesque, dans ce pays; les choses extérieures n'ont point de dimensions disproportionnées, accablantes. On n'y voit rien de semblable à ce monstrueux Himalaya, à ces enchevêtrements infinis de végétation pullulante, à ces énormes fleuves que décrivent les poèmes indiens; rien de semblable aux forêts interminables, aux plaines illimitées, à l'océan sans bornes et sauvage de l'Europe du Nord. L'œil y saisit sans peine les formes des objets et en rapporte une image précise. Tout y est moyen, mesuré, aisément et nettement perceptible aux sens. Les montagnes de Corinthe, de l'Attique, de la Béotie, du Péloponèse, ont trois ou quatre mille pieds de haut; quelques-unes seulement vont jusqu'à six mille; il faut aller à l'extrémité de la Grèce, tout au nord, pour trouver un sommet semblable à ceux des Pyrénées et des Alpes; c'est l'Olympe, et ils en

avaient fait le séjour des dieux. Les plus grands fleuves, le Pénée et l'Achéloüs, ont tout au plus trente ou quarante lieues de cours; les autres ne sont, d'ordinaire, que des ruisseaux et des torrents. La mer elle-même, si terrible et si menaçante au nord, est ici une sorte de lac. On n'en sent point l'immensité solitaire; toujours on voit la côte ou quelque île; elle ne laisse pas d'impression sinistre, elle n'apparaît pas comme un être féroce et destructeur; elle n'a pas de teinte blafarde, cadavéreuse ou plombée; elle ne ravage pas ses bords et n'a point de marées qui la bordent de cailloux roulés et de boue. Elle est lustrée, et, suivant le mot d'Homère, "éclatante, couleur de vin, ou couleur de violettes"; les roches roussies de la côte enserrent sa nappe luisante dans une bordure ouvragée qui semble le cadre d'un tableau. - Concevez des âmes neuves et primitives qui, pour toute éducation et pour éducation incessante, ont de pareils spectacles. Elles y prendront l'habitude des images déterminées et nettes, et n'auront point le trouble vague, la rêverie débordante, la divination anxieuse de l'*au-delà*. Ainsi se construit un moule d'esprit d'où toutes les idées sortiront plus tard avec relief. - Vingt circonstances du sol et du climat se réunissent pour l'achever. En ce pays, la figure minérale du sol est visible, et plus fortement encore que dans notre Provence; elle n'est pas éoussée, effacée, comme dans nos contrées humides du Nord, par la couche universellement répandue de terre arable et de verdure végétale. Le squelette de la terre, l'ossature géologique, le marbre gris violacé affleure en rocs saillants, s'allonge en escarpements nus, découpe sur le ciel ses profils tranchés, enferme les vallées de ses pitons et de ses crêtes, en sorte que le paysage, labouré de vives cassures, tout tailladé de brèches et d'angles inattendus, semble le dessin d'une main vigoureuse, à qui ses caprices et sa fantaisie n'ôtent rien de sa sûreté et de sa précision. La qualité de l'air accroît encore la saillie des choses. Celui de l'Attique notamment est d'une transparence extraordinaire. En tournant le cap Sunium, on apercevait à plusieurs lieues de distance l'aigrette de Pallas sur l'Acropole. L'Hymette est à deux lieues d'Athènes, et un Européen qui débarque croit pouvoir y aller à pied avant son déjeuner. La vapeur vague, qui flotte toujours dans notre atmosphère, ne vient point amollir les contours lointains; ils ne sont pas incertains, demi-brouillés, estompés; ils se détachent sur leurs fonds, comme les figures des vases antiques. Comptez enfin l'admirable éclat du soleil, qui pousse à l'extrême le contraste des parties claires et des ombres, et qui ajoute l'opposition des masses à la décision des lignes. C'est ainsi que la nature, par les formes dont elle peuple l'esprit, incline directement le Grec vers les conceptions arrêtées et nettes. Elle l'y incline encore, indirectement, par le genre d'association politique auquel elle le conduit et le restreint.

Taine, Hippolyte, *Philosophie de l'art* [1865], Paris, Fayard, 1985, pp. 273-274 et pp. 285-287.